

Houssam Khadour

La Charrette
d'infamie

Récits traduits de l'arabe (Syrie)
par Elisabeth Horem

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE
A BÉNÉFICIÉ D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



« LA CHARRETTE D'INFAMIE »,
TROIS CENT VINGT-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTO DE COUVERTURE : ELISABETH HOREM,
« COLOQUINTES DANS LE DÉSERT LIBYEN »
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-327-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR L'ÉDITION ORIGINALE
© 2012 HOUSSAM KHADOUR – DAMAS (SYRIE)

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :
© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

PRÉFACE DE L'AUTEUR

CETTE préface est délicate à écrire – complexe. Elle me replonge dans une période critique de ma vie, une période passée en grande partie à attendre qu'on exécutât ma sentence de mort. D'un autre côté, pourtant, ces années-là m'ont fait éprouver la force et le pouvoir de la création. Et quel bonheur de triompher de la mort pour revenir à la vie !

Bien. Ces récits sont tirés d'un monde réel de désolation mais palpitant de vie bien qu'il fût une prison. C'est que la vie consiste en changements – et ces récits renvoient l'image du lieu qui a vu ma vie changer.

Le pire en prison était sans doute d'avoir perdu mon intimité. Personne ne peut connaître vraiment l'acuité de ce problème si ce n'est le détenu qui se sent toujours sous le regard d'autrui, tout le temps. C'est terrible, c'est inhumain.

J'ai tâché de faire en sorte que l'écriture soit mon intimité virtuelle, comme si j'avais été envoyé

dans un monde inexploré et que ma mission personnelle y fût de le décrire de l'intérieur et en détail. J'ai tiré ces récits d'événements survenus dans la prison, ainsi que des pensées et des aspirations des détenus. Ils peignent sur le vif la prison centrale de Damas où j'ai passé les quatorze dernières années du vingtième siècle.

Ce recueil traite de la prison de droit commun. Les héros de ces histoires sont donc issus de toutes les couches de la société, ce qui va à contre-courant de la tendance générale de la littérature de prison dans le monde arabe, laquelle traite de la prison politique. À mon avis, sur un certain plan, tous les détenus, qu'ils soient politiques ou non, se retrouvent de plain-pied, vu que la prison métamorphose les gens en êtres qui n'ont d'autre désir que de retrouver leur liberté: l'homme est d'abord une créature biologique, avant d'être une créature idéologique.

Ces récits ont été écrits en prison, à une époque où je n'imaginai pas en sortir un jour. C'est une particularité notable qui, à ma connaissance, n'existe pas dans d'autres recueils.

Si les textes réunis ici reflètent bel et bien la réalité de la prison syrienne à une époque historique précise, ils comportent toutefois, dans une certaine mesure, des traits analogues à toutes les prisons du monde. Celles-ci ont pour dénominateur commun d'être des lieux où la liberté est enchaînée. Ceux qui s'y trouvent sont très proches du portrait que j'ai fait dans le prologue de ce recueil sous le titre: *Tu es un détenu*.

J'espère présenter au lecteur un ouvrage qui éveille en lui l'universel souci des valeurs humaines

————— PRÉFACE DE L'AUTEUR —————

de l'Orient à l'Occident : la liberté, la justice, la dignité. J'espère enfin que ces textes l'inciteront à avoir une pensée pour tous ceux-là qui vivent dans des lieux où leur liberté est pour un temps enchaînée. La société a le pouvoir de faire ouvrir les yeux à la justice aveugle, afin qu'elle voie qu'il faut paver le chemin du retour à ceux qui sont sortis de son sein : qu'ils puissent retourner vers elle, guéris et convaincus de ne pas avoir subi une injustice, et qu'ils soient pleins d'humaine compassion, car rien n'est plus important que la compassion dans les temps difficiles.

HOUSSAM KHADOUR

Damas, le 25 octobre 2011

PROLOGUE

TU ES UN DÉTENU

TOI: des noms différents, des âges différents, des teints différents, des poids différents, des convictions différentes, des connaissances différentes, des racines différentes, et pourtant tu n'es qu'un matricule, tu es une foule sous un matricule, toi, l'hôte de ces lieux, tu es un détenu.

Ici la différence n'a plus cours, aussi distincts soient les moments de ton arrivée, aussi opposées les raisons de ta venue, aussi différentes les dates fixées pour ton départ. Ici tu es un détenu. Ici tu es déchu de tes droits d'homme, dispensé de tes obligations sociales. Ici, tu ne fonctionnes plus.

Tu te réveilles chaque jour au lever du soleil. Tu te sens déprimé. Tu te lèves. Tu te laves les mains et le visage. Tu t'estimes heureux quand tu trouves de l'eau. Tu retapes ton lit. Tu te prépares du café ou du thé, selon ce que tu as. Tu le bois. Tu sors dans la cour quand on ouvre la porte. Tu marches un moment. Tu rentres. Tu prends ton petit déjeuner.

Aujourd'hui, c'est la visite. Tu voudrais que quelqu'un vienne te voir tous les jours. Malgré cela tu dis aux tiens de ne pas venir à moins que tu le leur demandes, qu'ils se rassurent, tu vas bien. Tu connais leurs soucis et leur situation. Tu souffres par eux, pour eux, quand ils viennent. Tu souffres aussi quand ils ne viennent pas. Tu te rends compte que les liens du sang sont les plus forts, les plus durables. Hélas.

Ton voisin revient de sa visite. Il passe en revue ce que ses parents lui ont apporté. Tu ne lui en veux pas. Tu fais la même chose, toi aussi.

Tu n'aimes pas la tambouille. Tu essaies de l'améliorer. Tu enlèves quelque chose, tu ajoutes autre chose. Tu manges sans appétit, tu ne prends aucun plaisir à manger. Tu manges pour rester en vie.

Tu ne fumes pas. Tu te demandes pourquoi l'État n'applique pas ses propres lois. Tu dis : est-ce que les dortoirs d'une prison ne sont pas des lieux publics ? Tu te sens comme si tu fumais toi-même. La plupart autour de toi fument. Tu t'échappes hors du dortoir, dans la cour. Tu ne sais que faire quand on ferme les portes.

Tu cries « présent » à l'appel de ton matricule. Tu t'énerves. Tu te sens apathique quand le dortoir est agité par des troubles et que tes semblables se révoltent pour des raisons que tu trouves légitimes. Tu souffres. Tu préfères le calme. Tu ne vois pas ce qu'on gagne à se révolter.

Tu ne te sens bien que quand tu t'endors. Tu sens que tu t'es rapproché de la liberté — d'un jour. Tu te sens découragé d'avoir ajouté un jour de plus

PROLOGUE

aux jours de ta peine. Tu dors. Tu espères rêver. Quelqu'un te réveille quand le hante un cauchemar provoqué par la torture. Tu compatis à sa situation. Tu tardes à retrouver le sommeil. Tu restes à méditer sur ta situation à toi jusqu'à ce que tu t'endormes sans t'en rendre compte, habité par le désir de dormir du sommeil des Gens de la Caverne.

LA CHARRETTE D'INFAMIE

« **D**ÉTENUS, bonjour à tous! Nous allons d'ici peu vous diffuser un communiqué de l'officier de garde. »

Cette voix nous fit une impression bizarre. Elle me rappelait, à moi, le ton de la radio locale, chez nous, à l'époque des coups d'État. Nous nous sommes demandé: qu'est-ce qui se passe? Il est arrivé quelque chose? Il y a de nouvelles consignes?

Un détenu bien renseigné coupa court à nos interrogations. Quand il ne dormait pas il passait son temps à aller de dortoir en dortoir, de section en section, et du bureau de l'officier au poste de garde. Il n'y avait de doute pour personne qu'il faisait partie des indicateurs de la direction. Il dit d'un ton sarcastique: « Me demandez pas ce qu'y a, je vous dirai ça quand j'aurai bu un coup » et il appela: « Ho, La Corvée! Un verre d'eau! » La corvée du dortoir s'empressa de lui apporter un verre d'eau

qu'il but, et d'un air goguenard il demanda : « Eh, La Corvée, qu'est-ce t'as à marcher de travers comme un crabe ? »

Quelqu'un qui le connaissait bien l'interrompit : « Fous-nous la paix maintenant avec La Corvée. Dis-nous ce qui se passe.

— C'est une sale affaire, les gars. Le ministre de l'Agriculture a violé un garçon. » Nous redressâmes la tête, stupéfaits, et quand il vit cette stupéfaction sur nos visages il ajouta : « Je veux dire le ministre de l'Agriculture de la prison. Vous allez tous faire sa connaissance. L'officier a juré de lui arracher la moustache et que les prisonniers lui cracheraient dessus. »

Tamim Hassan, un ancien dans la prison, se leva et dit : « Ibrahim Al-Qalmouni ne commet pas ce genre d'abomination. Je le connais. C'est quelqu'un qui a voulu le balancer, c'est pas possible autrement. »

L'indicateur répondit : « Mon cher, il a commis cette abomination. Le garçon a avoué qu'il avait été violé par lui.

— Ibrahim est un homme à principes. Il ne fait pas ça, impossible.

— Et un homme à principes, est-ce qu'il *n'en a pas* ? » L'indicateur avait étiré la dernière syllabe, avec l'accent égyptien.

« Ibrahim, c'est un homme, un vrai. Mais c'est un type net.

— Mon cher, je sais qu'il y en a qui lui donnaient de temps en temps l'occasion de rentrer chez lui, et c'est bien pour ça qu'ils sont furieux maintenant, à la direction. »

L'indicateur n'avait pas terminé sa phrase que la radio de la prison recommençait à émettre sur le même ton alarmiste: « Détenus, bonjour à tous! Je vais vous lire le communiqué de l'officier de garde: Détenus! La direction, qui veille à votre bien-être et se soucie de votre confort, est profondément affligée de voir quelqu'un salir votre réputation et couvrir de honte ce lieu dont nous nous efforçons de faire l'instrument d'une authentique réhabilitation. Mais nous punirons qui fait bon marché du règlement, qui n'a pas de respect pour la morale de ses pères... » C'était un long communiqué. Il invitait à se parer d'une bonne moralité, à être discipliné et à collaborer avec la direction.

Le speaker était un homme qui avait fait des études supérieures. Il s'adonnait à l'écriture et faisait des émissions à la radio avant d'être jeté en prison. Il avait continué à exercer son métier en diffusant les annonces de la prison mais il avait abandonné l'écriture, sauf pour les tâches que lui confiait la direction. Sinon, il était resté le même: ébouriffé, les yeux noirs, pas très grand. À son retour, nous fîmes cercle autour de lui pour entendre de sa bouche ce qu'il en était vraiment. Il nous dit qu'il avait vu l'accusé ligoté au « tapis volant »¹ – un instrument de torture de premier choix dans la prison – entre deux rangs de gardiens qui lui donnaient des coups de fouet à tour de rôle. Ils s'arrêtaient quelques instants. Le chef lui

¹ Il s'agit d'une planche qu'on attache au corps du détenu allongé par terre. Cette planche étant pliable au niveau du bassin, on la plie tout en le fouettant. Trop pliée, la planche peut entraîner une fracture de la colonne vertébrale.

ordonnait d'avouer, lui ne parlait pas, alors ils recommençaient à le fouetter.

En préambule, comme il se devait, le speaker avait exprimé son dégoût pour cet acte odieux et combien il était satisfait de ce que faisait la direction. Il se disait convaincu qu'elle avait reçu des ordres venus de haut pour qu'Ibrahim Al-Qalmouni soit tué: « Une ordure, un salaud. La direction lui avait fait un traitement de faveur, mais maintenant il doit payer. »

Al-Tinawi, connu pour sa piété et sa pratique assidue des obligations religieuses qu'il incitait les autres à pratiquer de même – si bien que dans la prison on l'avait surnommé « le Cheikh » –, dit: « Il l'a bien mérité. Il a commis une abomination. »

Hassan reprit Tamim Al-Tinawi: « Cheikh, ne t'y trompe pas. Toi tu connais Ibrahim, pourtant.

— Je le connais, mais le Démon l'aura égaré.

— Quel démon? Je donnerais ma main à couper que cette histoire a été montée de toutes pièces.

— Et qui l'aurait montée contre lui?

— Il y a beaucoup de détenus qui aimeraient bien travailler à l'atelier d'agriculture. Et il y a beaucoup d'officiers qui ne veulent pas avoir affaire à lui.

— Qu'est-ce qu'il lui prend, il veut changer la société en prison ou quoi?

— Et est-ce que c'est une façon de récompenser quelqu'un qui se conduit honnêtement, que de salir sa réputation et de le tuer?

— Ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— Bien sûr qu'il y a du feu ! Ils ont demandé à une *tante* quelconque de l'accuser, ça peut pas être autrement.

— Mon cher, s'il l'a vraiment fait, il mérite ce qui lui arrive.

— Ça c'est bien toi. Tu te mouilles pas. »

Abdallah interrompit leur conversation qui avait fini par prendre un tour personnel : « C'est grave ce qu'on entend là, les gars. Pourquoi le tuer ? Pourquoi ne pas le juger pour ce dont il est accusé ? C'est pas normal que n'importe quel responsable agisse comme s'il était l'État en personne : il accuse, il juge, et il applique la sentence ! Il y a une loi et il faut que les responsables la respectent avant tout autre. »

Quelqu'un commenta : « Tu parles comme si t'étais pas du pays. Les responsables, chez nous, ils font toujours comme ça. »

Un autre ajouta : « Les responsables sont à cheval sur la loi si ça les arrange. Mais s'ils voient qu'elle les gêne, ils la violent au nom de l'intérêt général, ou de la morale, ou de la tradition, ou d'autre chose, ou même mieux que ça : ils deviennent des révolutionnaires et ils accusent la loi d'être en retard sur la réalité. »

Un troisième remarqua : « Tout ce qu'on voit là, c'est à cause de l'état d'urgence. »

En prison, les discussions ne tardent pas à s'égarer, s'éloignant toujours plus de leur point de départ pour décrire d'autres cercles qui s'éloignent souvent du cercle d'origine – quand elles ne coupent pas tout lien avec lui. Nos points de départ

sont bien souvent personnels, mais nous en faisons abstraction pour conférer à nos débats un caractère général. La terre entière se résume à notre emprisonnement. Certains parmi nous ne tiennent plus compte du reste du monde.

En prison, un problème ne vit pas plus de quelques heures. Il se dilue dans d'autres problèmes, puis d'autres, puis d'autres, il prolifère à chaque instant. Même le problème d'Ibrahim Al-Qalmouni, la conversation s'en était écartée pour déboucher sur le terrain de la loi et de son application.

L'indicateur s'esquiva sans que personne s'en rendît compte. Le speaker reprit son annonce, sans lui nous nous serions perdus en de vaines discussions où chacun aurait remâché son drame personnel. Mais sa voix empreinte d'une autorité toute professionnelle nous ramena au cœur du sujet. Il nous demanda, au nom de l'officier de garde, de sortir vers la porte de notre section pour aller cracher sur l'auteur de cet acte odieux. Et pour nous conformer à l'ordre de l'officier de garde, mais aussi pour satisfaire notre curiosité, nous nous bousculâmes à la porte.

Je regardai l'accusé qui était recroquevillé sur un chariot, comme un cadavre, presque nu. Les coups de fouet l'avaient habillé de sombre. Seule la tête se différenciait du reste du corps: une boule grise, hirsute, couverte de poussière. Un visage non rasé, sauf la moustache qui semblait avoir été en partie arrachée. Les larmes avaient laissé des traces de sel accumulées dans les rides du visage. De la salive et un peu de morve s'étaient coagulées autour de la bouche.

La voix impérieuse de l'officier s'éleva : « Cette ordure a souillé ce lieu et vous a fait du tort. Crachez-lui dessus ! »

Les bouches de ceux qui se bousculaient à la porte répondirent à son ordre, elles s'arrondirent pour rassembler leur salive et la lancer sur le corps inerte. Quelqu'un cracha sur le visage aux yeux caves, clos, et fit suivre son crachat de mots qui appuyaient ceux de l'officier. Ces mots produisirent sur le corps un effet particulier. Ils lui firent ouvrir les yeux qui braquèrent vers celui qui les avait prononcés un regard éperdu et défait. Puis les yeux se refermèrent et je ne pense pas qu'ils se soient rouverts après cela, sauf lorsque le médecin légiste les entrouvrit de ses doigts lors de l'examen du corps avant de décréter le décès de celui à qui il avait appartenu. Mais les yeux, à ce moment-là, ne voyaient plus rien.

CORPS DE SANG

CERTAINS d'entre nous furent tirés de leur sommeil par des coups de feu. Les seuls détenus déjà réveillés étaient ceux de la section cinq (celle du milieu, au rez-de-chaussée), en alerte derrière deux barricades : l'une du côté de l'entrée et l'autre, à cent cinquante mètres environ de la première, du côté de ce qui avait été dans le temps un réfectoire. Toute la prison retentit du crépitement des balles. Ce monde fermé s'ouvrit alors aux renforts du pouvoir. Les pompiers vinrent et déroulèrent leurs manches à incendie. Avant eux des policiers d'une brigade de maintien de l'ordre avaient occupé le toit et pris leurs positions de combat sur les points dominants. Des ambulances étaient arrivées, elles avaient essayé leur sirène puis elles s'étaient garées en laissant tourner le moteur. Des hommes de sécurité de différentes unités se postèrent tout autour du bâtiment, près du mur intérieur qui arborait une enseigne insolite, de couleur grise, hissée sur

des piquets métalliques : une couronne de fil de fer barbelé qui courait sur tout le périmètre de la prison.

Les mutins étaient pris au dépourvu, l'affrontement était inévitable – plutôt mourir que reculer. Leur vie allait se jouer en l'espace d'un éclair, le temps d'un affrontement sans merci entre un petit groupe sans défense et un groupe nombreux, puissant et connu pour sa brutalité. Un de ces moments qu'on traverse tête baissée, comme un taureau furieux. Les mutins n'avaient pas oublié que celui qui dirigeait l'opération avait un jour vidé une marmite d'eau bouillante sur quelqu'un qui avait contrevenu à ses instructions – les comptes ne coïncidaient pas entre ce qui avait été récolté dans les champs et ce qu'il y avait réellement sur l'aire de battage. Les mutins se trouvaient entraînés dans une bataille qui paraissait inégale. Ils n'avaient pas compris l'importance de la prison aux yeux du pouvoir. Celui-ci ne tolère pas qu'on y émousse son autorité.

L'affrontement débuta par une fusillade à balles réelles pour faire reculer derrière les deux entrées de la section ceux qui tenaient les barricades. Les hommes armés s'approchèrent de quelques pas tout en continuant à tirer, et la plupart de ceux qui s'étaient rassemblés derrière les barricades rentrèrent dans leurs dortoirs. Pendant ce temps ceux qui restaient enlevèrent leurs vêtements, ne gardant sur eux que de quoi se couvrir le sexe et, brandissant leur lame de rasoir, ils se mirent à scander : « Du pain ! Du soleil ! Des cigarettes ! » Les hommes armés n'y prêtèrent aucune attention. Deux d'entre

eux s'avancèrent pour déverrouiller la porte dont ils écartèrent les deux battants en les faisant coulisser sur leurs rails, en haut et en bas. Ceux des barricades cessèrent de scander leur slogan le temps de s'ouvrir le ventre au-dessus du nombril avec leur lame de rasoir, puis ils crièrent d'une seule voix : « Un pas à l'intérieur et on se tranche la gorge ! »

La voix du haut-parleur couvrit leurs voix réunies, une voix forte, tranchante, claire, impérieuse : « Jetez vos lames, ouvrez le passage et sortez un par un ! » Le haut-parleur ne voyait pas leur sang qui coulait, il n'entendait pas leur slogan : « Du pain ! Du soleil ! Des cigarettes ! » Il y avait de plus en plus d'hommes armés massés près de la porte. Ils étaient équipés de talkies-walkies. Ils faisaient pleuvoir sur les barricadiers une averse de balles réelles qui venaient heurter le plafond, l'ébréchant et rebondissant de tous côtés avant de retomber sur le sol, près de ceux qui perdaient leur sang et qui commencèrent alors à s'entailler le corps, sur le ventre, le long des avant-bras, et encore du haut de la poitrine jusqu'au cou.

Le haut-parleur ignora ce spectacle. Il réitéra son ordre avec plus de force : « Jetez vos lames, ouvrez le passage et sortez un par un ! » Il ne se souciait pas de leur sang qui jaillissait à flots.

Comme s'ils s'étaient mis d'accord sur l'étape suivante, ceux qui perdaient leur sang se mirent en cercle au rythme de leur slogan – « Du pain ! Du soleil ! Des cigarettes ! » –, et chacun entreprit de lacérer le dos de son voisin depuis les épaules jusqu'aux fesses. En un instant ils formèrent une ronde de têtes au-dessus de corps de sang. Ils développèrent

leur premier slogan en celui-ci : « Du pain ! Du soleil ! Des cigarettes ! Direction, trahison ! » Et à chaque tour on continuait à entendre ce qu'ils avaient ajouté : « Direction, trahison ! »

Le haut-parleur l'entendit peut-être, toujours est-il qu'il se mit en colère et rugit : « Bande d'enfoirés ! Taisez-vous et ouvrez le passage, sinon il sera trop tard pour vous en repentir. » Mais le cercle continua à tourner et à scander : « Direction, trahison ! »

Un groupe d'hommes armés se jeta sur la barricade faite de ferrailles, de barils d'eau, de matelas et des rares objets que possédaient les détenus, et ils entreprirent d'ouvrir le passage sur le rythme qui montait de la ronde des corps de sang – « Direction, trahison ! » – et dans le sifflement des balles qui allait accompagner leur action jusqu'au bout. Les mutins continuèrent à tourner en rond et à crier leurs slogans jusqu'au moment où s'abattirent sur eux les matraques de la police, après quoi ils furent traînés un à un vers la sortie comme des brebis égorgées.

Le commandant en chef de l'opération ne put reconnaître X, le meneur qui avait organisé la mutinerie. Le sang avait uniformisé leur teint. Leur taille était plus ou moins la même – une taille moyenne. Ils n'étaient pas gros. Leurs corpulences étaient comparables. Et lorsqu'il cria : « X, viens ici ! », ils s'avancèrent tous ensemble. C'était comme s'ils étaient tous X. Il se demanda s'il devait leur appliquer à tous la sentence de mort. Il n'osa pas. On s'était mis d'accord pour ne l'appliquer qu'à un seul : X. Les résultats des investigations

étaient concordants : c'était lui le meneur. Il avait vingt-sept ans. Un type lippu, aux dents pleines de tartre. Sur le poignet gauche : un tatouage représentant un gamin, et sur le droit : un cœur percé d'une flèche. Et il avait des cicatrices sur tout le corps, vestiges de blessures plus ou moins anciennes.

Le chef de l'opération se demanda, et avec lui tous les chefs des brigades venues en renfort, comment le distinguer des autres aussi longtemps que ceux-ci se montreraient solidaires avec lui, dussent-ils mourir. Il eut l'idée d'exploiter leurs penchants égoïstes. Il leur cria : « Ayez pitié de vous-mêmes, montrez-moi qui est X. » Personne ne répondit. Il pensa faire vibrer la corde sensible en faisant appel au sens de l'honneur et à l'altruisme. Il fulmina : « Tu es un lâche ! Sinon tu aurais assez d'honneur pour dire "C'est moi, X" et pour épargner tes camarades. » Une tête se releva, au-dessus d'un corps de sang, et dit : « C'est moi, X. » Un autre lui succéda, puis un autre, et un autre, jusqu'au dernier, chacun d'eux faisant mentir le précédent en disant : « C'est moi, X. »

Le commandant réfléchit longuement puis il trouva la solution. Il demanda à un policier de lui apporter la fiche de X. Le policier fit diligence. En l'espace de quelques minutes il la lui présenta. Le commandant la lut et fut soulagé : il existait un signe distinctif clair que ne pouvait cacher le vêtement sans cesse renouvelé par l'hémorragie. Il demanda aux pompiers de diriger leurs lances vers les corps de sang. Ce déluge arracha leur vêtement de sang. Les flaques qu'il laissa se colorèrent de

rouge, mais le commandant eut la stupéfaction de voir le même gamin dessiné sur l'avant-bras de trois d'entre eux. Il chercha le cœur et le trouva, le même, percé d'une flèche, sur l'avant-bras des trois hommes. Malgré tout, il était satisfait du résultat. Il donna ordre de transporter les autres à l'hôpital, et il aurait exécuté les trois s'il n'avait eu peur du rapport que pourraient faire les brigades de renfort. Il relut la fiche descriptive du meneur et fut retenu par la mention d'un signe particulier qui le désignait : c'était le seul des trois à avoir la lèvre inférieure tombante.

X fut terrifié quand il vit se dissoudre autour de lui la solidarité de ses camarades. Il était transi de froid par l'eau des lances. Il restait à grelotter, tout seul contre le mur, près de l'entrée des visiteurs, laquelle était fermée à cette heure matinale du mercredi. Le commandant se donna un moment de répit. Il réfléchit : allait-il l'interroger ? Il en arriva à la conviction que ce n'était pas nécessaire mais il lui demanda malgré tout : « Qui t'a aidé à monter cette révolte ? » Il répondit : « Personne. » Il lui demanda : « C'est toi la seule forte tête ? » Il dit : « Ce sont tous des fortes têtes. Est roi celui qui a le droit pour lui. » Le commandant cria : « Ça veut dire que tu ne veux pas avouer ? » Et il répondit : « Je n'ai rien à dire. »

Le commandant sentit que le temps qui s'écoulait paisiblement le talonnait. Il fit signe à un homme qui avait le doigt sur la détente de son fusil automatique pour qu'il le tue. L'homme pressa la détente avec ardeur et il continua à la presser jusqu'à ce qu'il eût vidé le chargeur de ses balles qui partaient comme un ruisseau de feu, entrant dans le

dos de X pour ressortir par sa poitrine et venir s'écraser contre le mur.

X se retourna, un flot de sang lui coulait de la bouche, il avait les yeux fixés sur le commandant, il aurait voulu lui dire :

Tu viens de me tuer en traître, sans aucune raison. Peut-être que j'ai mérité la mort, mais pas cette fois, pas pour ça. Oui, j'ai tué et je me suis livré au trafic de drogue, j'ai organisé des jeux de hasard et j'ai monté des cambriolages, et je suis devenu un tyran parmi les détenus, mais c'était pour votre compte à vous. Toi, Commandant, tu n'es que le sommet de la pyramide dans ce lieu que vous prétendez de réhabilitation, alors que ce n'est qu'un institut spécialisé dans la formation de criminels professionnels. Tu as sans doute lu l'âge que j'ai. T'es-tu demandé comment je suis devenu cet homme que tu as ordonné de tuer ? Je suis ce que vous m'avez fait, Commandant. Écoute donc le curriculum de ma pauvre vie. Mon père est mort quand j'étais petit, il nous a laissé en héritage quelques actions d'une entreprise qui nous rapportaient de quoi subsister. L'État a nationalisé l'entreprise. Nos revenus ont été coupés. Ma mère a été obligée de travailler comme domestique pour subvenir à nos besoins élémentaires. Bien souvent j'ai eu faim. Et poussé par le besoin, j'ai chapardé des choses chez les voisins. Ils ont porté plainte au commissariat du quartier et j'ai fini dans une maison de redressement dont l'un des surveillants m'a utilisé. Il m'a appris le vol à la tire et m'a introduit dans une bande qui travaillait pour lui. Depuis lors je n'ai pas quitté la prison où j'ai rencontré quelqu'un

qui m'a sans cesse utilisé jusqu'à ce que je devienne l'un de ses hommes éminents. Quel dommage que tu te sois hâté de me tuer, Commandant. Cela veut dire que tu ne désires pas connaître la trame de mon existence, que tu ne veux pas voir dans toute sa réalité la pyramide qu'il y a au-dessous de toi. Il semble que rien ne t'importe hormis que le calme règne. C'est ton affaire. Mais je vais te dire la vérité : c'est la première fois que je m'engage pour une cause juste, sans que personne de ta pyramide m'y ait incité. C'est peut-être pour cela qu'il y a eu cette escalade et que toute tentative de dialogue entre nous a été bloquée – nous voulions que notre voix parvienne à l'extérieur pour dire que nous avons faim. Et voici que vous réprimez la voix de qui réclame du pain et du soleil – en me tuant. Sans doute êtes-vous aidés en cela par ma mauvaise réputation, par les témoignages que vous avez reçus au sujet de ma conduite et par ma longue vie passée en prison, vous trouverez toujours quelqu'un pour témoigner que je lui ai monté la tête ou que je l'ai menacé pour qu'il participe à cette mutinerie, afin de vous innocenter de votre crime. Cela vous est facile, mais vous serez bien obligés de reconnaître une vérité qui n'échappera pas à certains d'entre vous, à savoir qu'il faut un sérieux dysfonctionnement pour faire crier « Du pain ! Du soleil ! Des cigarettes ! » à des centaines de détenus retranchés derrière deux barricades qu'ils ont construites de leurs mains, avec leurs affaires. Crois-moi, Commandant, mon histoire n'est rien de plus que le parcours d'un homme exploité par l'administration de cette prison que tu diriges. J'ai déjà vécu long-

temps. Vingt ans en prison, c'est une longue existence. Que Dieu me pardonne ce que mes mains ont commis en travaillant pour vous, car je meurs pris en traître, pour une cause juste. Tu es un lâche, Commandant.

X tomba sur le sol, les yeux rivés sur le commandant dans l'esprit de qui, à ce moment-là, tournait plus d'une pensée. Peut-être regrettait-il de l'avoir tué, mais l'ordre venu du ministère était sans équivoque : « Tuez l'instigateur. » Il savait bien que la nourriture était un problème dans la prison, problème qu'il avait déjà soulevé nombre de fois. On lui avait promis de le régler dans la mesure du possible et compte tenu de la hausse des prix d'ici le prochain budget, et il avait bien vu que les nombreuses recommandations pour faire octroyer des traitements de faveur à certains détenus, et ce en dehors du règlement de la prison, allaient lui créer un casse-tête. Il retourna dans son bureau, ordonna qu'on isole dans une pièce à part l'homme qui avait tiré et qu'on lui donne des calmants pour le faire revenir à son état normal. Il avait eu un accès de fureur, comme un loup blessé, après avoir vidé son chargeur dans le dos de X. Il ne le connaissait pas. Il s'était persuadé que X l'avait provoqué, qu'il l'avait traité de lâche, et au moment de le tuer il avait ressenti le besoin d'en rajouter pour prouver qu'il était capable de faire face et qu'il n'était pas un dégonflé qui tue un homme sans défense, par derrière.

Les brigades de renfort se retirèrent les unes après les autres. Il ne resta plus qu'une seule ambulance qui, à ce moment-là, coupa son moteur.

Les détenus rentrèrent leurs affaires et firent disparaître les deux barricades. Une équipe de nettoyage vint balayer les traces du siège et de la tuerie, près de l'entrée et dans le vestibule. On utilisa beaucoup d'eau pour faire disparaître le sang, surtout celui que les balles avaient projeté sur le mur.

L'abattement régna sur la prison jusqu'au moment où le matin commença à éclairer la grisaille de ses quartiers et à insuffler dans ses membres la vie de tous les jours. Les travailleurs sortirent pour aller à la cuisine préparer le petit déjeuner. Les gardiens prirent leur place habituelle dans leur repaire et près des portes. On ouvrit le parloir. Les visiteurs arrivèrent. Les hommes de corvée examinèrent les demandes de visite pour les sections et les dortoirs. Les avocats vinrent rencontrer leurs clients. La vie habituelle reprit son cours après qu'on eut assisté à une agitation exceptionnelle le jour et la nuit qui avaient précédé.

L'épisode continua à occuper nos têtes et elles seules. Nous n'en parlions pas — la mort est épouvantable. Nous ne pouvions que nous taire. Ce que nous fîmes sans qu'aucun ordre nous fût donné pour cela, écoutant avec recueillement la voix du cheikh Abdel Bassit Abdel Samad qui psalmodiait la sourate de Mariam dans la section cinq où les camarades de X recevaient les condoléances et offraient le café amer en hommage à son âme.